

Introduction à l'oeuvre d'Anne Hébert

Maurice Émond

Numéro 32, décembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Émond, M. (1978). Introduction à l'oeuvre d'Anne Hébert. *Québec français*, (32), 37–40.

Introduction à l'œuvre d'Anne Hébert

Qui pourrait croire aujourd'hui devant le succès d'Anne Hébert qu'elle a dû faire paraître *Le torrent* à compte d'auteur et qu'elle a longtemps cherché en vain un éditeur québécois pour la publication du *Tombeau des rois*? Elle jouit d'une reconnaissance internationale et ses livres sont traduits en plusieurs langues. Le prix David 1978 vient couronner une œuvre exemplaire qui propose en une rare symbiose une aventure à la fois personnelle et collective.

L'acte d'écrire pour Anne Hébert est une passion, un geste de révolte et de libération. Elle a accepté de dire tout le silence d'un pays où rien ne devait mourir ni changer. Il fallait ressusciter tous les beaux noyés, les suicidés, les assassinés, et déterrer cette « femme noire, vivante, datant d'une époque reculée et sauvage »¹, enterrée vive il y a si longtemps et dont la passion et la soif de vivre étaient devenues féroces et excessives. Il fallait prendre la parole pour mieux dénoncer tous les coupables comme l'avait fait son cousin Saint-Denis Garneau: « des comptables, des tracassiers, / Des mangeurs de voisins, des rangeurs de péchés, / Des collecteurs de revenus, des assassins à petits coups, / Rongeurs d'âmes, des satisfaits, des prudents, / Baise-culs, lèche-bottes, courbettes »². Lire Anne Hébert, c'est découvrir l'envers d'un monde enfin démasqué, traverser non sans péril la nuit et la mort et éprouver sept fois « l'étau des os et la main sèche qui cherche le cœur pour le rompre »³; c'est voir, derrière les beaux visages lisses, les maisons seigneuriales et les habitudes religieuses, les figures bestiales de la nuit, les chambres fermées et les messes noires de la montagne de B... Tel est le cheminement de cet écrivain qui ne se complait jamais dans l'imprécision ou la mollesse et qui sait se transformer radicalement d'un livre à l'autre.



J.M. Villeneuve

LA POÉSIE

Son premier recueil *Songes en équilibre*, publié en 1942, semblait bien inoffensif. Comme l'indique son titre, les rêves conservent leur sérénité. La jeune poétesse évoque avec délicatesse les beautés de la nature, les rêveries nostalgiques de l'adolescence, l'amour filial et les élans de piété d'une âme qui se laisse bercer par les impressions de l'heure. Néanmoins, grâce à sa candeur, sa transparence, sa jeunesse et son lyrisme sans artifice, ce recueil tranche sur ceux d'un Paul Morin, d'un René Chopin ou d'un Robert Choquette. En même temps, il révèle, bien discrètement il est vrai, des images et des thèmes qui alimenteront toute son œuvre.

C'est en 1953 qu'Anne Hébert réunit dans son recueil *Le tombeau des rois*

des poèmes publiés dans diverses revues au cours des dix années précédentes. C'est un recueil d'une rare densité, d'un grand dépouillement. Pierre Emmanuel imagine ces poèmes « comme tracés dans l'os par la pointe d'un poignard »⁴. Certains critiques⁵ voient l'unité du recueil dans un mouvement de descente progressive jusqu'au poème *Le tombeau des rois*, alors que d'autres⁶ font de ce dernier le centre, le pivot, la charnière essentielle du recueil et des œuvres ultérieures. C'est dire l'importance de ces vingt-sept poèmes qui prennent en charge nos silences et nos désespoirs et nous conduisent loin du quotidien, à la frontière de la vie et de la mort.

Après une telle aventure, le risque était grand de se taire à jamais. Mais voilà que s'opère en profondeur une métamorphose des valeurs. De 1954 à 1958 apparaissent dans les revues *Esprit* et le *Mercur de France* des poèmes qui chantent la renaissance du monde et du poète: « Ah nous sommes vivants, et le jour recommence à l'horizon! Dieu peut naître à son tour, enfant blême, au bord des saisons mis en croix; notre œuvre est déjà levée, colorée et poignante d'odeur! »⁷. En 1960, ces poèmes et d'autres forment un troisième recueil intitulé: *Mystère de la parole*. Dans une véritable explosion de couleurs, d'odeurs et de sons, Anne Hébert crie les noces de l'homme et de l'univers. Elle substitue au vers bref et essentiel du *Tombeau des rois* le souffle ample du verset claudélien: « O saisons, rivière, aulnes et fougères, feuilles, fleurs, bois mouillé, herbes bleues, tout notre avoir saigne son parfum, bête odorante à notre flanc »⁸. Elle assume « la passion du monde » et prend en charge par la parole les vivants et les morts. L'expérience du *Tombeau des rois* n'est pas oubliée mais dépassée. Le poète renaît au monde et au jour; il

crache « comme un noyau pourri » la sagesse, cette « très vieille femme envieuse pleine d'onction, de fiel et d'eau verte »⁹. Il faut être un grand écrivain pour pouvoir ainsi se renouveler d'une œuvre à l'autre. Il n'y a pas de ligne droite qui nous conduise de *Songes en équilibre* au *Mystère de la parole*. Son itinéraire ressemble davantage à un cheminement en vrille qui exploite à divers niveaux, tant sur le plan horizontal que vertical, une matière toujours nouvelle.

L'UNIVERS ROMANESQUE

Les premiers contes¹⁰ d'Anne Hébert ont les mêmes accents que les poèmes de *Songes en équilibre*. Mais *Le torrent*, publié en 1950, vient rompre l'équilibre des songes innocents. Ce conte de soixante-cinq pages trace avec lucidité un tableau saisissant d'un milieu janséniste en proie à la culpabilité et à la dépossession :

J'étais un enfant dépossédé du monde. Par le décret d'une volonté antérieure à la mienne, je devais renoncer à toute possession en cette vie. Je touchais au monde par fragments, ceux-là seuls qui m'étaient immédiatement indispensables, et enlevés aussitôt leur utilité terminée¹¹.

Un fait divers sert de point de départ, mais c'est toute la société québécoise qui est en procès¹². Le drame de François reprend celui de tous ceux qui méprisent les contingences corporelles ou matérielles et aspirent à une ascension exaltée de l'Esprit, aux fausses valeurs d'un ascétisme morbide et aliénant. Les paroles de Claudine, sa mère, ont des résonances qui nous rejoignent encore aujourd'hui : « Le monde n'est pas beau, François. Il ne faut pas y toucher. Renonces-y tout de suite, généreusement... tu combattras l'instinct mauvais, jusqu'à la perfection... »¹³.

Le premier roman d'Anne Hébert, *Les chambres de bois*, publié en 1958, cinq ans après *Le tombeau des rois* et deux ans avant la publication de *Mystère de la parole*, se situe au carrefour de son aventure poétique et romanesque. Il demeure la meilleure introduction et l'illustration la plus juste des deux recueils de poèmes. Il refait le trajet jusqu'aux tombeaux des rois transformés en chambres de bois, montre la séduction d'une mort douce et tranquille, puis l'éveil des sens et la découverte de l'amour après une longue nuit douloureuse.

Le roman s'ouvre sur une image d'une rare densité qui décrit le poids de la fatalité, mais aussi les possibilités de libération qui habitent déjà le personnage principal : « C'était au pays de Catherine, une ville de hauts fourneaux

flambant sur le ciel, jour et nuit, comme de noirs palais d'Apocalypse. Au matin les femmes essuyaient sur les vitres des maisons les patines des feux trop vifs de la nuit »¹⁴. Nous entrons d'emblée dans un monde menacé de toute part par la nuit et la suie et qui lutte désespérément pour le jour et la transparence. L'agressivité virile des hauts fourneaux qui se dressent contre le ciel pour cracher feu et suie est à l'image des hommes frustrés du pays minier de Catherine. Quand les femmes essuient sur leurs vitres les patines des feux trop vifs de la nuit, il s'agit autant des patines de l'amour que de celles des hauts fourneaux. Il n'y a guère de place pour la femme dans cet univers dominé par l'homme et le travail de l'homme. La suie et les patines symbolisent une sexualité condamnable, impure, celle même qu'avaient connue Claudine Perrault et François dans *Le torrent*.

Catherine fuit son pays de hauts fourneaux pour aller vivre dans les appartements fermés de son mari impuissant et névrosé. Comme la narratrice du poème *Le Tombeau des rois*, elle descend vers les chambres closes pour s'offrir en sacrifice tel un rituel initiatique ancien. Elle connaît le silence, la solitude et les amours trompeuses avant de fuir ce « songe horrible ». « Telle une taupe aveugle creusant sa galerie vers la lumière »¹⁵, Catherine arrive finalement à la lumière du grand jour. Il lui reste à faire le difficile apprentissage de cette nouvelle vie.

La révolte de la femme éclate avec plus de violence dans *Kamouraska*. C'est un roman de « fureur et de neige », écrit dans un style nerveux, haletant, aux phrases courtes et crispées ; grand roman d'un romantisme étonnant. On l'a comparé à *Docteur Jivago* de Boris Pasternak, à *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, à *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac. Claude Jutra en a fait un film. Il a été traduit en plus de huit langues. En moins d'un an, cent mille exemplaires furent vendus et il obtint plusieurs prix dont le Prix des libraires, en France.

Le roman se situe au dix-neuvième siècle et s'inspire d'un fait divers de l'époque¹⁶. Le docteur George Holmes qui pratiquait la médecine à Sorel, avait tué le 31 janvier 1839 à Kamouraska Achille Taché, seigneur de l'endroit et mari de la femme qu'il aimait, puis s'était enfui outre-frontière à Burlington dans le Vermont. Une enquête fut tenue et Mme Taché que l'on croyait complice fut exonérée. Le gouvernement canadien ne put obtenir l'extradition de George Holmes et le docteur ne revint jamais au Canada.

À partir de ces faits historiques Anne Hébert imagine une histoire d'amour fou,

de passion démesurée et de violence. Elle évoque les grands espaces de neige entre Sorel et Kamouraska et les intérieurs fermés et empesés des maisons bourgeoises de Sorel et de Québec.

Nous trouvons dès les premières pages du roman les données essentielles du récit. La suite du roman se déroule en une série ininterrompue de brèves séquences rétrospectives qui surgissent dans l'esprit de l'héroïne au fil d'une longue rêverie intérieure. Élisabeth scrute impitoyablement ses souvenirs en quête d'un absolu d'amour à jamais perdu. La dernière page du roman nous ramène au quotidien de la première page et au chevet du mari qui meurt tout doucement. Le cercle se referme.

Le présent dans un tel univers n'est que prétexte. Il est une limite à subir. Il n'a pas d'épaisseur. Il est posé là comme une protection, une croûte superficielle qui voile les profondeurs du passé. Mme Rolland n'est que le masque d'Élisabeth d'Aulnières. Pendant dix-huit ans, elle est une morte-vivante qui cache jalousement sa passion secrète. Le présent rejoint l'intrigue de l'œuvre, le fil du récit, le fait divers, autant d'alibis qui nous détournent de la véritable matière romanesque.

Le passé lui-même n'existe pas. Il est constamment dépassé par le souvenir d'un temps absolu qu'Élisabeth nourrit sans cesse, qu'elle crée tout au long du récit sans jamais le posséder.

Élisabeth, comme cette femme noire encore vivante qu'on a détournée dans un champ aride à la fin du roman, n'appartient ni au passé, ni au présent. « Il ne lui reste sans doute plus qu'à mourir de faim et de solitude. Malfaisante Élisabeth ! Femme maudite ! »¹⁷. Il n'y a guère d'avenir pour Élisabeth. Comme le disait elle-même Anne Hébert dans une entrevue : « Elle ne cherche plus rien. C'est une femme détruite, profondément détruite... C'est sans issue »¹⁸. Elle ne trouvera « que des portes fermées et le désert de terre battue dont sont faites les rues »¹⁹. Sa faim de vivre, tellement intense, ne peut que déboucher sur la mort.

Avec *Les enfants du sabbat*, qu'elle publie en 1975, Anne Hébert livre un roman terrible, déconcertant et envoûtant. « Roman fascinant et beau comme une fleur vénéneuse »²⁰, « œuvre d'un comique inattendu, ingénieux, qui nous prend par surprise »²¹. Elle réussit à se renouveler complètement, proposant une image impitoyable mais libératrice de notre passé collectif. D'un côté, le couvent des dames du Précieux-Sang, de l'autre, la cabane de la montagne de B... : ordre et démesure, jeûnes et orgies, prières et incantations diaboliques, le

Bien et le Mal, Dieu et le Diable, mani-chéisme impénitent qui traverse l'œuvre entière d'Anne Hébert avec, cette fois, la démesure, l'énergie de celle qui a « l'intention d'user à jamais une image obsédante »²². Mais c'est la cabane qui a le dernier mot.

Sœur Julie de la Trinité personnifie l'Éternel féminin, la sorcière qui renaît toujours de ses cendres. Tous les désirs refoulés de la femme dominée par un univers d'hommes, de prêtres surtout, se déchainent avec une violence inouïe. La révolte de la femme va puiser aux sources mêmes du Mal l'énergie libératrice. Elle devient la mère terrible, l'ogresse, la fille de Satan, la femme fatale, la goule.

Cette figure de la sorcière a toujours été présente dans l'œuvre d'Anne Hébert. Déjà dans *Le torrent* nous voyons une Claudine douée d'une énergie sur-humaine se dresser contre tous. Avec son « menton impératif, sa bouche tourmentée [...] son corsage noir, cuirassé »²³, elle est l'image même de la « mère terrible ». Tout comme Agnès, dans *Le temps sauvage*, qui chasse le Curé de sa maison; elle est la véritable « robe noire de ce royaume [...] le prêtre et le démon [...] le pain et le vin, le juge absolu, le cœur et la tête »²⁴. Comme aussi cette Adélaïde Menthe dans *La mercière assassinée*, toujours vêtue de noir et qui assouvit sa vengeance en assassinant les uns après les autres les témoins de son humiliation. Il y a encore, dans *Le torrent*, cette Amica aux yeux de chat et au rire diabolique; elle ressemble déjà à sœur Julie aux yeux jaunes semblables à ceux d'un chat. Il y a, dans *Les chambres de bois*, Lia, la « sœur si noire » de Michel, la « fille noire » aux « longs cheveux noirs et luisants », « au bel œil étrange, mince trait noir d'encre humide »²⁵, souvent vêtue de noir et qui a rompu le pacte d'enfance pour vivre ses amours passionnées. Jusqu'à Aurélie, dans *Kamouraska*, qu'on dit une sorcière et qui lèche les bébés naissants de la tête aux pieds pour dire s'ils vont vivre ou mourir. Élisabeth elle-même est comparée à une sorcière douée de pouvoirs maléfiques; son cri sait débusquer le mal en chaque être: « J'ai un chignon noir, mal attaché sur le dessus de la tête. Avec de grosses mèches qui retombent. Je suis une sorcière. Je crie pour faire sortir le mal où qu'il se trouve, chez les bêtes et les hommes »²⁶. Toutes ces femmes se continuent. On a beau les assassiner, les enterrer, les brûler, les exorciser, elles renaîtront toujours:

Moi Léo-Z. Flageole, prêtre aumônier des dames du Précieux-Sang, fais serment à Québec et déclare, le 3 janvier 1944, que sœur Julie de la Trinité est sorcière, portant la marque du diable sur son corps, à deux endroits différents. Au bas des reins et à l'épaule gauche. Sœur



Julie tient cet état lamentable de sa mère qui le tenait de sa grand-mère, et ainsi de suite jusqu'à Barbe Hallé, née à La Courdray, en Beauce, France, en 1645.²⁷

Sœur Julie a quitté le couvent pour aller rejoindre dans la rue « un jeune homme, grand et sec, vêtu d'un long manteau noir »²⁸, à la fois son complice, son amant et le diable en personne.

LE THÉÂTRE

Le théâtre a toujours fasciné Anne Hébert et ses premiers écrits, vers l'âge de treize ans²⁹, ont été des pièces que jouaient ensuite ses frères et sœurs. Plus tard elle publie dans *le Canada français* une petite scène à deux personnages, *Enfants à la fenêtre*³⁰. Il s'agit d'une féerie dans la veine de ses premiers contes ou poèmes. En 1946, elle écrit *L'arche de Midi*, poème dramatique en trois actes, qu'elle ne publia jamais mais dont le manuscrit a été déposé à la bibliothèque de l'Université de Montréal. L'influence de Claudel est manifeste dans le sujet, le ton, le style et jusqu'au choix du nom des personnages. Elle venait d'écrire, en janvier 1945, un texte en prose sur *L'annonce faite à Marie*³¹. Vinrent ensuite des pièces de théâtre radiophonique ou télévisée: *Les invités au procès*, en 1952, *La mercière assassinée*, en 1958, puis, en 1963, une pièce en quatre actes, *Le temps sauvage*. Ces trois pièces ont été réunies en un seul livre publié en 1967. Elle vient d'écrire pour la radio française une pièce de théâtre, *L'île de la demoiselle*³², qui devrait paraître bientôt dans les *Écrits du Canada français*.

Le théâtre d'Anne Hébert n'a pas connu le même succès que ses romans. C'est un théâtre qui se lit plus facilement qu'il ne se joue.

Le temps sauvage, sa meilleure pièce, met en scène une famille québécoise isolée du reste du monde. Agnès, mère dominatrice et jalouse, tente de garder ses cinq enfants à l'abri de toute influence extérieure. Comme Élisabeth dans *Kamouraska*, elle veut rejoindre un temps absolu, premier, d'avant la naissance, un temps pur par excellence, un « temps sauvage ». « La plus grande réussite de ce monde, ce serait de demeurer parfaitement secret, à tous et à soi-même. Plus de question, plus de réponse, une longue saison, sans âge ni raison, ni responsabilité, une espèce de temps sauvage, hors du temps et de la conscience »³³. Vivre ce temps sauvage, c'est refuser la parole pour aller vers les profondeurs de l'être et rejoindre au-delà du quotidien les couches ténébreuses de l'âme. Agnès a choisi « d'être confondue au mystère de ce monde. [Elle a] préféré demeurer ignorante et noire, enfouie dans [sa] grande nuit maternelle »³⁴.

C'est la femme qui domine dans l'œuvre d'Anne Hébert. Devant elle l'homme ne sait que se plaindre et souffrir tel le François du *Torrent* ou celui du *Temps sauvage*, tels Michel, Antoine Tassy, le Dr Painchaud ou l'abbé Migneault. Seul Adélard dans *Les enfants du Sabbat* fait figure de géant. Mais il a comme épouse Philomène, dite La Gouglue. Couple étonnant, primordial, vivant sans scrupule l'ivresse de leurs sens. La femme cesse d'être un bourreau et l'homme, une victime. Ils partagent toutes les jouissances dans une parfaite impiété; ils sont dieux et démons, grands prêtres et sorciers, ordonnateurs de rites diaboliques et d'orgies démentes.

Qu'importe si Anne Hébert a choisi de vivre à Paris. Elle n'a jamais cessé de dire avec lucidité et courage le drame des femmes et des hommes d'ici. Elle se nourrit aux sources de l'imaginaire et des souvenirs de son enfance et de son adolescence. Elle a su éviter l'écueil des modes passagères, politiques ou littéraires, pour aller à la rencontre de nos mythes personnels et collectifs qui rejoignent finalement ceux de tous les hommes.

Maurice ÉMOND

RÉFÉRENCES

- 1 Anne HÉBERT, *Kamouraska*, Paris, Éditions du Seuil, p. 250.
- 2 Saint-Denys GARNEAU, *Poésies complètes: Regards et jeux dans l'espace; Les solitudes*, p. 179.
- 3 Anne HÉBERT, *Poèmes*, Paris, Éditions du Seuil, p. 61.

- 4 Cf. présentation par Pierre EMMANUEL dans *Poèmes*, p. 11.
- 5 Pierre PAGÉ, *Anne Hébert*, Montréal, Éditions Fides, collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », p. 97.
- 6 Denis BOUCHARD, *Une lecture d'Anne Hébert; la recherche d'une mythologie*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, collection « Les cahiers du Québec », n° 34, 1977, p. 83.
- 7 Cf. poème *Naissance du pain* dans *Poèmes*, op. cit., p. 79.
- 8 *Ibid.*, p. 74.
- 9 *Ibid.*, p. 92.
- 10 *Trois petits garçons dans Bethléem*, dans *le Canada français*, vol. 25, n° 4 (décembre 1937), p. 395-397; *La part de Suzanne*, dans *le Canada français*, vol. 26, n° 4 (décembre 1938), p. 348-352; *La maison de l'esplanade*, dans *Amérique française*, vol. 3, n° 16 (septembre 1943), p. 38-47; *L'Ange de Dominique*, dans *Gants du ciel*, n° 9 (automne 1945), p. 15-40.
- 11 Anne HÉBERT, *Le Torrent, suivi de deux nouvelles inédites*, Montréal, Éditions HMH, collection « L'arbre », 1963, p. 9.
- 12 Anne HÉBERT avait lu dans les journaux qu'un étudiant au Grand Séminaire avait tué sa mère. L'affaire avait été étouffée et il n'y avait pas eu de procès.
- 13 *Ibid.*, p. 19.
- 14 Anne HÉBERT, *Les chambres de bois*, Paris, Éditions du Seuil, 1958, p. 27.
- 15 *Ibid.*, p. 179.
- 16 Sylvio LEBLOND, *Le drame de Kamouraska d'après les documents de l'époque* dans *Les Cahiers des dix*, n° 37, 1972, p. 239ss.
- 17 Anne HÉBERT, *Kamouraska*, p. 250.
- 18 Gisèle TREMBLAY, *Une entrevue exclusive avec Anne Hébert; Kamouraska ou la fureur de vivre*, dans *le Devoir*, samedi 12 juin 1971, cahier 2, p. 13.
- 19 Anne HÉBERT, *Kamouraska*, p. 250.
- 20 Paule-France DUFAUX, « *Les enfants du sabbat* » : un livre fascinant et beau comme une fleur vénéneuse, dans *le Soleil*, samedi le 6 septembre 1975, p. C4.
- 21 Denis BOUCHARD, op. cit., p. 167.
- 22 Anne HÉBERT, *Les enfants du sabbat*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 7.
- 23 Anne HÉBERT, *Le Torrent*, p. 13.
- 24 Anne HÉBERT, *Le temps sauvage; La mercière assassinée; Les invités au procès*, Montréal, Éditions HMH, collection « L'arbre », 1967, p. 25.
- 25 Anne HÉBERT, *Les chambres de bois*, p. 51, 40, 108, 105.
- 26 Anne HÉBERT, *Kamouraska*, p. 130s.
- 27 Anne HÉBERT, *Les enfants du sabbat*, p. 180.
- 28 *Ibid.*, p. 187.
- 29 Cf. entrevue du présent dossier.
- 30 Anne HÉBERT, *Enfants à la fenêtre*, dans *le Canada français*, vol. 25, n° 8 (avril 1938), p. 822-825.
- 31 Anne HÉBERT, *L'Annonce faite à Marie*, dans *la Revue dominicaine*, vol. 51, n° 1 (janvier 1945), p. 3-7.
- 32 Paule-France DUFAUX, *Si l'on veut que le prix David ait un sens...*, dans *le Soleil*, vol. 82, n° 89 (samedi 21 octobre 1978), p. D12.
- 33 Anne HÉBERT, *Le temps sauvage*; p. 48s.
- 34 *Ibid.*, p. 70.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

I. Livres de Anne Hébert

- Les songes en équilibre; poèmes*. Montréal, Éditions de l'arbre, (1942), 156 p.
- Le torrent*. Montréal, Éditions Beauchemin, 1950, 171p. Nouvelle édition augmentée, Montréal, Éditions HMH, 1963, 248(8)p. Réédition, Paris, Éditions du Seuil, 1965, 206(2)p.
- Le tombeau des rois*. Québec, Institut littéraire du Québec, 1953, 76p. Paris, Éditions du Seuil, 1960, 109(3)p.
- Les chambres de bois*. Paris, Éditions du Seuil, 1958, 189(3)p.
- Poèmes*. Paris, Éditions du Seuil, 1960, 109(3)p.
- Le temps sauvage, La mercière assassinée, Les invités au procès*. Montréal, Éditions HMH, collection l'arbre, 1967, 187(5)p.
- Dialogue sur la traduction, à propos du « Tombeau des rois »*. (Présentation de Jeanne Lapointe; préface de Northrop Frye) Montréal, Éditions HMH, 1970, 109(3)p.
- Kamouraska*. Paris, Éditions du Seuil, 1970, 249(7)p.
- Les enfants du sabbat*. Paris, Éditions du Seuil, 1975, 186(6)p.

II. Quelques études

Nous ne retenons que les livres publiés sur Anne Hébert et quelques articles d'intérêt général. Nous ne mentionnons pas les thèses de maîtrise ou de doctorat ou les études portant sur un ouvrage en particulier. Malgré les nombreuses références bibliographiques que les intéressés pourront trouver dans les livres suggérés, les manuels et les dictionnaires, une bibliographie complète reste à faire.

- AYLWIN, Ulric, *Vers une lecture de l'œuvre d'Anne Hébert*, dans *la Barre du jour*, vol. 2, n° 1 (été 1966), p. 2-11.

- BESSETTE, Gérard, *La dislocation dans la poésie d'Anne Hébert*, dans *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du jour, 1968, p. 13-23.
- BOUCHARD, Denis, *Une lecture d'Anne Hébert; la recherche d'une mythologie*. Montréal, Éditions Hurtubise HMH, collection littérature, cahiers du Québec n° 34, 1977, 242(8)p.
- FÉRAL, Josette, *Clôture du moi, clôture du texte dans l'œuvre d'Anne Hébert*, dans *Voix et images*, vol. 1, n° 2 (décembre 1975), p. 265-283.
- GIGUÈRE, Richard, *D'un « équilibre impondérable » à une « violence élémentaire »: évolution thématique de la poésie québécoise 1935-1965: Saint-Denis Garneau, Anne Hébert, Roland Giguère et Paul Chamberland*, dans *Voix et images du pays*, tome 7, 1973, p. 51-90.
- GODIN, Jean-Cléo, *Anne Hébert: rebirth in the word* (traduit en anglais par Rosemary Brown), dans *Language as action*, n° 45 (1970), p. 137-153.
- LACÔTE, René, *Anne Hébert*. Paris. Éditions Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui », n° 189, 1969, 188(4)p.
- LAPOINTE, Jeanne, *Quelques aspects positifs de notre littérature d'imagination*, dans *Cité libre*, n° 10 (octobre 1964), p. 17-36.
- LE GRAND, Albert, *Anne Hébert: de l'exil au royaume*, dans *Littérature canadienne-française* (conférences J.A. de Sève 1-10). Montréal, Les presses de l'université de Montréal, 1969, p. 181-213.
- MAILHOT, Laurent, *Anne Hébert ou le temps dépayé*, dans *Le théâtre québécois* par Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot, PUM, 1970, p. 123-150.

- MAJOR, Jean-Louis, *Anne Hébert et le miracle de la parole*. Montréal, Les presses de l'université de Montréal, collection « Lignes québécoises », 1976, 114(2)p.
- MARMIER, Jean, *Du Tombeau des Rois à Kamouraska: vouloir-vivre et instinct de mort chez Anne Hébert*, dans *Missions et démarches de la critique; mélanges offerts au professeur J.A. Vier*, publication de l'université de Haute-Bretagne, n° 2, Rennes, Librairie C. Klincksieck (novembre 1973), p. 807-814.
- MERLER, Grazia, *La réalité dans la prose d'Anne Hébert; essai*, dans *Écrits du Canada français*, n° 33 (1971), p. 45-83.
- PAGÉ, Pierre, *La poésie d'Anne Hébert*, dans *La poésie canadienne-française*, Archives des lettres canadiennes, tome IV, Montréal, Fides, 1969, p. 357-378.
- PAGÉ, Pierre, *Anne Hébert*. Montréal, Fides, collection « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1965, 189(3)p.
- ROBERT, Guy, *La poétique du songe; introduction à l'œuvre d'Anne Hébert*, dans *Cahiers*, n° 4, Association générale des étudiants de l'université de Montréal, 1962, 125p.
- THÉRIO, Adrien, *La maison de la belle et du prince ou l'enfer dans l'œuvre romanesque d'Anne Hébert*, dans *Livres et auteurs québécois 1971*, p. 274-284.
- WYCZYNSKI, Paul, *L'univers poétique d'Anne Hébert*, dans *Poésie et symbole*, Montréal, Déom, collection Horizons, 1965, p. 149-185.

Maurice ÉMOND